

pides. La littérature de notre temps s'est donc réduite en grande partie aux étroites limites du journalisme et de la nouvelle. La nouvelle est, en effet, un roman complet enfermé dans quelques pages : docile à ce besoin du moment, chacun s'essaie à écrire la sienne, et pas un jour ne passe sans nous en apporter plusieurs de tous les coins du pays. Mais sur ce grand nombre, combien peu parviennent à rester ! que de difficultés devant lesquelles viennent échouer nos modernes nouvellistes, sans même les avoir aperçues ! Pour les uns, la brièveté du récit n'est autre que la pauvreté de l'intrigue ; pour les autres, la concision est de la sécheresse et de la froideur ; mais pour les maîtres, l'intrigue doit être vive, attachante, et la peinture des caractères dramatique et complète. Topffer nous paraît être, sous ce rapport, l'un des meilleurs modèles à proposer aux jeunes écrivains.

Cet auteur place de suite ses acteurs en scène, et sans perdre son temps à nous dire, en narrateur désintéressé, ce qu'ils sont, ce qu'ils pensent, il les laisse se peindre. Dans toutes ses nouvelles, l'écrivain disparaît, et le personnage autour duquel se groupe l'action, parle de lui-même à la première personne. Entre autres expositions de caractères, nous indiquerons le portrait d'un jeune et riche héritier dont l'ennui est le mal. Il serait difficile de trouver en ce genre rien de plus achevé.

Ailleurs, l'écolier avec lequel nous avons déjà fait connaissance, se trouve accoudé sur sa table d'étude, et déjà ce flâneur laissant dormir devant lui les *Commentaires de César*, nous a dit bien des choses, sans compter les manies de M. Ratin, son maître. En vérité, c'était un drôle d'homme, ce M. Ratin : quoique maître d'institution, Topffer a eu le bon esprit de rire aux dépens du pauvre